



Fontainebleau,
le 25 novembre 2024.
En 2011, le récit
de la rescapée
du Vesubio a permis
la condamnation
de tortionnaires.

JULIEN JAULIN/HANS LUCAS POUR L'HUMANITÉ

La lycéenne ne peut contenir ses larmes et s'en excuse. Elle s'est précipitée auprès d'Elena Alfaro, profondément bouleversée par son récit. Deux heures durant, l'ancienne détenue des camps de concentration de la dictature argentine aux 30 000 morts (1976-1983) a livré aux élèves de première et de terminale du lycée international François-Ier de Fontainebleau (Seine-et-Marne) une magistrale leçon de vie et de citoyenneté. « En dehors du cadre juridique, je ne suis pas une victime, mais une résistante », précise d'emblée Elena Alfaro, qui a reçu la Légion d'honneur en 2006 des mains de Lucie Aubrac, laquelle avait consacré la fin de sa vie à transmettre la mémoire de la Résistance dans les écoles. « Il y a deux mémoires. La mémoire révérente, celle de ceux qui ont donné leur vie pour la dignité de l'homme. Et la mémoire référente, celle d'aujourd'hui. Si la mémoire ne peut décrypter le présent, elle ne sert à rien. » Alors, Elena Alfaro parle.

Le 19 avril 1977, elle est enlevée à son domicile de Buenos Aires ; elle est enceinte. Plus tôt, son mari, Luis Alberto Fabbri, responsable du journal *Respuesta*, est lui aussi arrêté. Encagoulée, l'étudiante en orthodontie est conduite au Vesubio, l'un des 340 camps de détention, de torture et de disparition forcée où les opposants à la junte militaire de Jorge Videla sont suppliciés, assassinés. « La dictature argentine, comme les autres, n'arrive jamais par hasard. Au commencement, il y a toujours la stigmatisation d'un groupe déterminé. Nous, nous étions les gauchistes, les communistes, les terroristes. Cela ne vous rappelle pas quelque chose ? » interroge-t-elle.

Le triptyque est implacable : propagande, peur, terreur. « Le coup d'État a commencé

Elena Alfaro, l'éveilleuse de consciences

Rescapée des camps de concentration de la junte militaire argentine, la « petite sœur en résistance », comme la surnommait Lucie Aubrac, témoigne dans les lycées pour que jamais ne se répète l'horreur des dictatures.

avant 1976. L'indifférence a permis à l'idéologie de pénétrer la société. Arrivés au pouvoir, les militaires ont mis en place un programme d'extermination. (...) Ils sont parvenus à faire croire que c'était normal de tuer des gens. »

« JE SUIS SORTIE DU MONDE RÉEL »

Au Vesubio, où elle retrouve son compagnon, Elena perd la notion du temps. « J'étais sortie du monde réel. L'humanité s'était arrêtée. » Elle n'a plus d'identité mais un numéro : 08. Le 22 avril, elle fête ses 25 ans dans la salle de torture où elle subit la gégène, les viols. Ses cris se mêlent à ceux de ses compagnons. Son univers se borne aux « cuchas », ces niches où sont entassés les prisonniers enchaînés, affamés. Le 23 mai, elle voit pour la dernière fois le père de son enfant, assassiné avec d'autres disparus sur ordre du général Guillermo Suarez Mason – qui sera la suite condamné.

Le désespoir étreint Elena. Une codétenu lui enjoint alors d'être forte, convaincu qu'elle pourra sortir vivante de ces murs et alerter le monde de la tragédie qui s'y noue. « Celam'a redonné de la conscience. »

Dans ce lieu de déshumanisation, « je n'étais rien, j'étais une poubelle. Alors j'ai joué à être la poubelle », raconte-t-elle. Instinct de survie. Issue d'une famille croyante avec qui elle est en rupture, elle se fait passer pour une dévote stupide auprès des militaires tortionnaires. L'Église catholique est à l'époque une précieuse alliée de la dictature. « Est-ce que l'instinct de résistance reprenait le dessus sur l'instinct de survie ? » demande une lycéenne. « Passer pour une idiote à ce moment-là, c'était de la résistance », répond la rescapée.

Elena Alfaro va jouer son rôle à merveille. Ses bourreaux la libèrent afin qu'elle se consacre à son nourrisson qui va naître. Des centaines d'autres enfants seront volés aux

prisonnières pour être confiés à des dignitaires du régime afin que soit éradiquée la moindre descendance des « subversifs ».

La jeune mère est placée sous surveillance, soumise à un « pacte de silence ». En avril 1982, la guerre des Malouines éclate. Elena Alfaro prétexte un séjour en Europe et demande l'asile politique en France. Elle réapprend à vivre, « à se réhumaniser », s'initie au français, cumule les petits boulots, reprend ses études d'orthodontie. Elle reçoit « des gestes d'humanité de la part de François. Les mains tendues m'ont permis d'être qui je suis », soutient-elle, en invitant son auditoire à réfléchir sur le sort réservé aux immigrés d'aujourd'hui, à l'heure où les discours de prétendus « patriotes » nient les valeurs républicaines. « La priorité aux Français, ce n'est pas républicain. »

UNE TÊTE ET UN CŒUR SANS HAINE

La « petite sœur en résistance », comme la surnommait Lucie Aubrac, ne mâche jamais ses mots. Elle n'oublie rien. En 2005, grâce à la dérogation des lois d'impunité, les procès des généraux argentins reprennent. Six ans plus tard, le premier procès des tortionnaires du Vesubio a lieu. Elena Alfaro est témoin à charge. « J'ai demandé au tribunal que le viol soit intégré aux chefs d'inculpation. Au 4^e procès du Vesubio, cela a fait jurisprudence. Des femmes des autres camps ont commencé à parler. » Son témoignage aura permis de faire condamner des criminels. Mais son combat pour la justice et la vérité n'est pas achevé. « C'est important pour une société qui veut se réconcilier avec elle-même. » Elena n'a jamais eu de haine. « La haine dans la tête et dans les cœurs conduit au fanatisme et vous fait faire des choses déshumanisantes. » Elena Alfaro est une bouleversante passeuse de mémoire, une incroyable éveilleuse de consciences. ■

CATHY DOS SANTOS